



Derek Woolfenden à La Clef en novembre 2019.

RENCONTRE. Cinéaste et programmateur alternatif, Derek Woolfenden fédère les collectifs qui occupent et font vivre La Clef.

Derek Woolfenden, cicatrices et cinéphilie

Pour les habitués des réseaux alternatifs franciliens, Derek Woolfenden, la quarantaine sans en avoir l'air, est un visage familier : compagnon de route de l'Etna et du Collectif Négatif dans les années 2000, réalisateur de films de *found footage*, programmateur d'un ciné-club au Shakirail dans le 18^e arrondissement... Débordant d'énergie et de cinéphilie, Derek Woolfenden a, dans la vie comme dans ses films, le goût du happening : il est de ces cœurs chauds qui ne cèdent jamais à la tiédeur, au cynisme ou au désengagement. Ce n'est donc pas un hasard si de multiples collectifs parisiens se sont fédérés autour de lui pour occuper le cinéma La Clef (cf. *Cahiers* n°760) et le faire vivre, chaque soir depuis fin septembre, au gré d'une excitante programmation.

Le 19 décembre, la justice a tranché en la défaveur de l'occupation de La Clef. Qu'est-ce que cela implique ? Le délibéré a été féroce. On a écopé d'une amende d'environ

5000 euros—une grosse somme pour des précaires. Un huissier est venu le 8 janvier dire qu'on avait un mois pour quitter les lieux. Sa nouvelle et dernière visite signifiera que les forces de l'ordre pourront à nouveau intervenir, comme au début de l'occupation, mais cette fois leur mission est de nous déloger. Et si on n'est toujours pas partis en mai, on prendra une astreinte de 350 euros par jour. Ce coup de fouet nous rappelle aussi que ce que l'on fait, c'est une occupation et qu'il ne faut donc pas s'affaiblir dans une ivresse collective. Je suis très attaché à ce lieu, j'y ai travaillé trois ans, projeté la plupart de mes films et assisté à de nombreux rendez-vous cinéphiles. C'est comme un très bon ami envers qui j'ai une dette, à mon tour de le protéger ! L'amitié est d'ailleurs l'une des parts secrètes de l'occupation puisqu'elle a conduit à l'exposition, en décembre, de l'œuvre d'un proche disparu prématurément, Antoine Alliot, un plasticien et maquilleur de grand talent.

La plupart de tes films relèvent du *found footage*. Comment en es-tu arrivé à cette pratique ?

Ma mère a eu un cancer quand j'étais au lycée, je me suis retrouvé assez seul chez moi et comme mes parents m'interdisaient de voir des films violents, j'en ai profité pour découvrir des chefs-d'œuvre comme *Halloween*. Le cinéma, pour moi, est devenu un refuge de folie et un rempart face aux coups durs du réel ! La créature de Frankenstein me fascinait : toutes ces peaux qui la constituent, ça pourrait très bien être des images de films différents. J'ai expérimenté cette idée avec *Playdead* en 2005, et j'ai trouvé une voie dans le *found footage*. Il s'agit d'occuper les images d'autrui soit pour rendre effectif un discours critique absent ou inconscient comme *That's Entertainment* avec le 11-Septembre, soit pour raconter sa propre histoire comme dans *Angle mort*.

Tu t'ouvres beaucoup dans tes films, au propre comme au figuré, avec des scènes de mutilation, de déchirement corporel... Dans *Angle mort*, ton dernier film, la cinéphilie est un baume guérisseur.

Je prends des images populaires, absolument pas personnelles, et je raconte quelque chose de paradoxalement intime. Un film, tu le reçois et tu dois être créatif : c'est un échange.

Sinon, tu absorbes les films sans les digérer. Je n'aime pas l'idée de cinéphagie. La beauté de la cinéphilie c'est de nous donner des armes critiques pour revenir dans le réel. Dans le *found footage*, il y a quelque chose de la religion, de l'icôgraphie du Christ, que j'ai conservé malgré moi : c'est lié aux fétiches. Pour *Angle mort*, j'avais besoin de films fétiches qui agissent comme des pansements tels *Taxi Driver*, *Le Voyageur* ou *La Strada*, pour conjurer quelque chose... Il faut dire que ce film est lié à une expérience très particulière. J'ai été poignardé, et certains motifs de films, dans *Ghost Dog* ou *Mean Streets*, m'ont aidé à survivre... Mais le sujet caché d'*Angle mort*, c'est une rupture affective avec une fille. Un film c'est mort, alors il faut y mettre sa vie pour le rendre vivant !

On retrouve ce goût pour la citation et les parallèles dans ton ciné-club au Shakirail, le Kino Club. Avant de projeter un long, tu montres toujours plein de formes courtes, extraits de films, courts métrages, clips : c'est presque du *found footage* !

Ces petites formes créent un cadre pour rentrer plus facilement dans le long métrage. Ça permet d'aiguiser le regard puisqu'il s'agit souvent de films mésestimés ou mal distribués à l'époque. Montrer des films marginalisés comme *Crippled Avengers*, *Romanzo Popolare* ou *Frankenhooker* est un enjeu social et critique. C'est aussi une manière de vivre réellement sa programmation. Tout film vaut comme témoignage d'époque, il faut donc le recontextualiser, même de manière subjective. Comme pour le *found footage*, j'aime la rayure, la porosité, l'accident, la coïncidence... On a trop une culture du piédestal. À la fac, on ne te montre que des chefs-d'œuvre mais ça serait bien de voir aussi des mauvais films ou les premiers films ratés de grands cinéastes, pour nous encourager à l'action et non à une célébration béate !

Entretien réalisé par Antoine du Jeu à Paris, le 10 février.

SÉANCE. Au cinéma La Clef, « commentaire musical » de *Naissance d'une nation* par deux DJs.

Griffith revisité

Cinéma très occupé, La Clef a offert les 7 et 8 février une carte blanche aux programmeurs de l'excellent Cinéma Nova de Bruxelles (*Cahiers* n°731) qui, outre des bières, ont ramené dans leur musette des films tels que la chronique banlieusarde *Les Cœurs verts* d'Édouard Luntz, la comédie sociale britannique *Eat the Rich* de Peter Richardson, ou *Naissance d'une nation* de D.W. Griffith. Un chef-d'œuvre historique, mais aussi un « film d'exploitation raciste », en partie conçu pour choquer, comme l'introduisit Guillaume Maupin, qui proposait avec son comparse liégeois Sébastien Demeffe un érudit *live soundtrack*, soit un commentaire musical en direct et en vinyles.

Les deux amis ont pioché dans leur collection de disques pour faire dialoguer le film avec des musiques américaines

enregistrées quelques décennies après la guerre de Sécession, évoquant aussi « la naissance d'une nation musicale ». Un geste qui donnait un contrepoint salutaire au film, et qui, s'il ne le rendait pas plus aimable, évitait la tapisserie musicale et enrichissait une œuvre impossible à ne pas recontextualiser. Les DJs respectèrent globalement dans la première partie (la guerre et le montage parallèle famille du nord/famille du sud) un partage géographique, avec au nord une musique urbaine dominée par le piano jazz ragtime en solo, et au sud une musique rurale et ses ensembles de musique folk à corde, ce qui créait deux atmosphères bien distinctes. Certains chemins de traverse étaient néanmoins autorisés, dont de marquantes scènes de combats sur les sonorités infernales d'Harry Partch (*Delusion of Fury*)



ou l'ouverture rythmée par la magnifique kora de *Sunjata*, issue d'une anthologie de la musique malienne, comme si un griot nous contait quelque tragédie d'un autre temps. Le film a, de fait, 105 ans. Dans la seconde partie sur l'après-guerre, la plus violente et ouvertement raciste, les cartes géographiques sont rebattues et les incursions musicales vont du folklore au free jazz de Sun Ra ou Archie Shepp en passant par la pop horrifique de The Residents qui accompagne

parfaitement les masques (et le grotesque) des membres du Ku Klux Klan. Le *live soundtrack* permet également des commentaires oraux, comme ces samples de Donald Trump débitant sa soupe relativiste après l'attaque suprématiste de Charlottesville ou la voix paniquée d'une femme devant qui la police vient d'assassiner le mari. Manière de rappeler que l'actualité du film de 1915 demeure saillante dans la société américaine d'aujourd'hui. Quentin Papapietro

UNE POIGNÉE DE SOLDAT AMÉRICAINS FACE À L'ARMÉE ALLEMANDE. UN INCROYABLE FILM DE GUERRE SIGNÉ SYDNEY POLLACK.



MASTER HAUTE DÉFINITION - SUPPLÉMENTS INÉDITS EN DVD ET BLU RAY LE 17 MARS 2020



PETER FALK JEAN-PIERRE AUMONT BRUCE DEAN